

Avril 1798

Le gonflement des eaux à Verchères d'après le journal de Louis-Généreux Labadie

Danielle Pigeon

Numéro 82, été 2005

Quand la nature se fâche

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7069ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pigeon, D. (2005). Avril 1798 : le gonflement des eaux à Verchères d'après le journal de Louis-Généreux Labadie. *Cap-aux-Diamants*, (82), 20–24.

AVRIL 1798

LE GONFLEMENT DES EAUX À VERCHÈRES D'APRÈS LE JOURNAL DE LOUIS-GÉNÉREUX LABADIE

PAR DANIELLE PIGEON

Louis Labadie (Québec 1765 - Verchères 1824) fut maître d'école à Verchères, de 1794 à 1801, et ensuite de 1813 jusqu'à sa mort, en 1824. Nous le connaissons grâce à son journal personnel dont il nous est parvenu six cahiers qui ne représenteraient que le tiers de l'ensemble. Sa description de l'inondation des îles de Verchères, au printemps 1798, demeure un précieux témoignage pour quiconque s'intéresse à la vie d'un petit village riverain du Saint-Laurent. Bien que maître d'école toute sa vie, Louis-Généreux Labadie (c'est ainsi qu'il signe à partir de 1798) avait une orthographe et une grammaire parfois déficientes, c'est pourquoi j'ai légèrement révisé son texte afin de le remettre dans une langue plus facile à lire. J'en ai profité aussi

pour atténuer son ton un peu trop éploré... Cependant l'orthographe des noms a été conservée telle quelle. La version utilisée ici est celle dactylographiée et conservée aux Archives nationales du Canada, MG23, G3, vol.18. Le journal de Louis Labadie est conservé aux Archives du Séminaire de Québec, MSS, 74.

«Le gonflement des eaux, avril 1798. Dans le district de Montréal, depuis le lundi saint (9 avril) jusqu'au jeudi suivant, le 19 avril 1798, ce qui n'était arrivé depuis l'an 1761, à la prise de Montréal par les armes de Sa Majesté britannique.

Les eaux commencèrent à gonfler le lundi saint avec tant de rapidité que le mercredi

■
Cette vue aérienne du photographe Pierre Lahoud montre les îles de Verchères en face de la seigneurie concédée, en 1672, à François Jarret de Verchères, père de la célèbre Madeleine. (Photo reproduite avec le consentement de l'auteur).



saint au matin, elles avaient déjà gonflé de 4 pieds à pic. Mardi, toutes les îles étaient submergées; tout ne faisait qu'une seule rivière du Sud au Nord. Rien au monde de plus effrayant! Jeudi le 12 avril au matin, je voyais plusieurs habitants des îles qui abandonnaient leurs foyers pour aller se réfugier où ils croyaient qu'il y avait moins de danger car la glace était verte et d'une épaisseur terrible. Le même jour, à 10 heures du matin, je vis la glace se mouvoir et je craignais beaucoup pour les îles. À son premier mouvement, elle jeta à bas la grange de madame Rouville dans l'île aux Prunes, la grange de monsieur Étienne Beauregard, dans l'île Marie, la grange de monsieur Sanfaçon dans l'île Dézourdy; à tout instant je m'attendais à voir s'écrouler la maison de monsieur Joseph Amiot, capitaine de milice dans l'île Marie où était toute la famille Dégneau, fermier du susdit Amiot, mais la Divine Providence qui gouverne toute chose fit un rempart de glace près de cette maison et la préserva du danger, sauvant la vie à cette famille de 10 personnes qui attendaient le coup de la mort à tout instant.

Vendredi le 13, à 5 heures de l'après-midi, la glace reprit son second mouvement et jeta à bas, dans l'île Dézourdy, la maison du sieur Jean-Baptiste Sanfaçon, fils, une autre vieille maison lui appartenant, sa grange, son étable, sa laiterie, son four et tout son jardin de 30 arbres fruitiers; il perdit tout son ménage, ses animaux, son grain. Cette famille doit la vie à monsieur Sanfaçon, père, qui lui criait : "Sauvez-vous, la glace arrive chez vous." Ils n'eurent que le temps d'embarquer et d'arriver chez leur père; regardant derrière, ils virent la maison tomber. Enfin, toutes les îles étaient en grand danger. C'est ici que tous les cœurs véritablement patriotiques, voyant ce terrible carnage, déploraient tout à fait le sort de ces infortunées victimes habitant des îles qu'à chaque instant ils croyaient voir abîmées sous la glace, ce qui serait certainement arrivé si les deux rivières eussent marché ensemble. À cet horrible spectacle, je ne pouvais arrêter mes larmes, non plus que tous les spectateurs voyant les îles couvertes de canots dans lesquels se sauvaient ces pauvres familles vers les maisons les plus élevées. Tout me représentait le Déluge. Avec ma longuevue, je les voyais tout tristes et abattus de fatigue; les pauvres mères jetaient des cris perçants sur leurs chers enfants et se voyaient sans espoir de pouvoir sauver leurs vies.

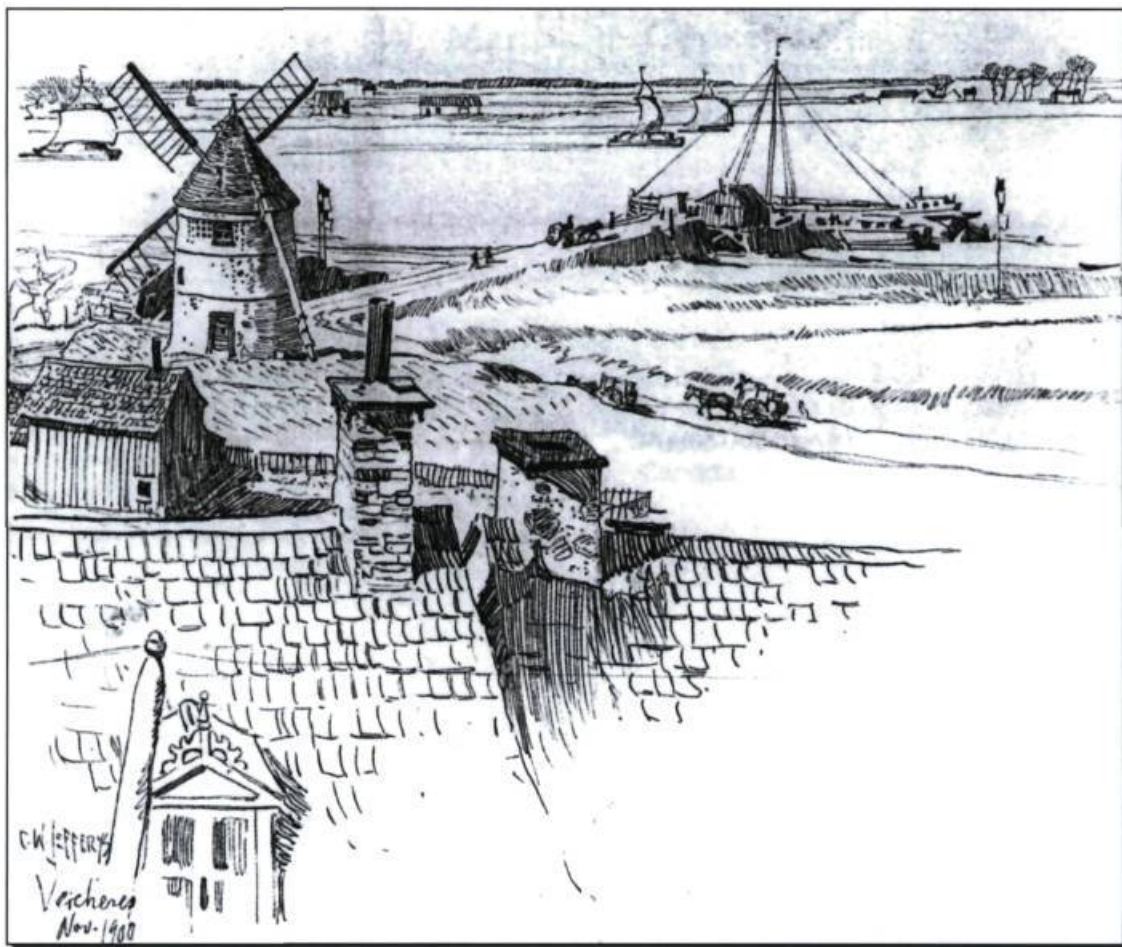
Samedi le 14, sur les 7 heures du matin, j'ouïs un cri perçant dans le bas du village du côté du moulin à vent. Je n'eus rien de plus pressé que d'aller voir sur le bord de la côte. À mon arrivée, je vis qu'on sauvait la famille



Moulin à vent de Verchères.
Photographie de 1881.
(Archives de l'auteur).

Rousseau, meunier du dit moulin, en canot; la glace du côté de terre, étant forcée par le courant, allait rapidement sur le moulin et menaçait la maison dudit meunier et la maison du sieur Douaire Bondy, père, qu'à tout instant je croyais voir s'écrouler. Mais Dieu fit éclater sa bonté, en ce qu'il les préserva d'une manière toute divine : la glace fut s'arrêter sur le moulin, bourguignonner au pignon de la maison du meunier et se froisser sur les piquets de la prairie du domaine vis-à-vis la porte du sieur Bondy et elle s'arrêta aussitôt. [Bourguignon : s.m. Motte de terre gelée ou de neige durcie. Morceau de glace faisant saillie (dans *Glossaire du parler français du Canada*, PUL, 1968, p.143)] Alors les citoyens du bourg, gens charitables, voyant la glace arrêtée, allèrent sauver les animaux du meunier dans l'étable et ensuite le ménage dans la maison. Peu s'en fallut que la famille Rousseau fut engloutie sous la glace. À 9 heures, la glace fit un petit mouvement et culbuta le superbe berceau et la clôture du jardin de monsieur Judah, marchand, et celle du jardin de monsieur Poulin, négociant. À 10 heures, la glace commença à marcher et menaçait d'une ruine totale le moulin et les maisons des sieurs Rousseau, Douaire, Bondy et Beaupré. En promenant ma vue du côté des îles, je les vis toutes couvertes de canots qui transportaient leur butin le plus précieux chez le père Frénière, en l'île de Verchères, endroit le plus élevé des îles, où l'eau n'avait point monté.

Sur les 11 heures, la glace reprit son troisième mouvement, lequel jeta à bas la grange du sieur André Larose et la grange du sieur Piché dans l'île Dézourdy. De ce moment là,



Cette illustration de C. W. Jefferys, vers 1900, montre le moulin et le quai de Verchères (Archives de l'auteur).

je m'attendais de voir culbuter toutes les maisons et les granges des îles tant le danger était grand. Avec ma longue-vue je voyais toutes ces infortunées familles en canots sur cette mer épouvantable, n'ayant où se mettre les pieds, allant et voguant à la grâce de Dieu, sans pouvoir être secourues de personne.

Sur les 4 heures de l'après-midi, j'entendis un grand bruit du côté du nord, je m'imaginai que c'était la glace, je pris ma longue-vue et je vis aussitôt bourguignonner sur les côtes du nord et la rivière commença à marcher avec une rapidité extraordinaire. Toute l'île de Saint-Sulpice était menacée d'une ruine inévitable. Je savais que les habitants de cette île n'avaient point abandonné leurs maisons; ils s'étaient réfugiés dans leurs greniers, je tremblais pour leurs vies, mais à force de regarder, je vis avec une joie des plus grandes ces pauvres familles dans des canots qui allaient rejoindre les autres chez le père Frénière dans l'île Marie. La glace allait avec une telle rapidité que, tout à coup, je vis tomber la grange du père Frénière et un gros banc de glace alla bourguignonner sur la maison du père Saint-Pierre en l'île Bouchard. La maison de monsieur Wilcott fut près d'être rasée, une de ses granges fut abattue et sa laiterie ainsi que 40 cordes de

bois furent emportées. Un moment après, je vis la glace bourguignonner sur le moulin à vent du sieur Saint-Germain, en l'île Saint-Sulpice où il y avait près de 30 personnes réfugiées. Je craignais de les voir s'abimer à tout moment; leurs canots furent emportés, mais heureusement la glace est demeurée là et leur a servi de fortifications.

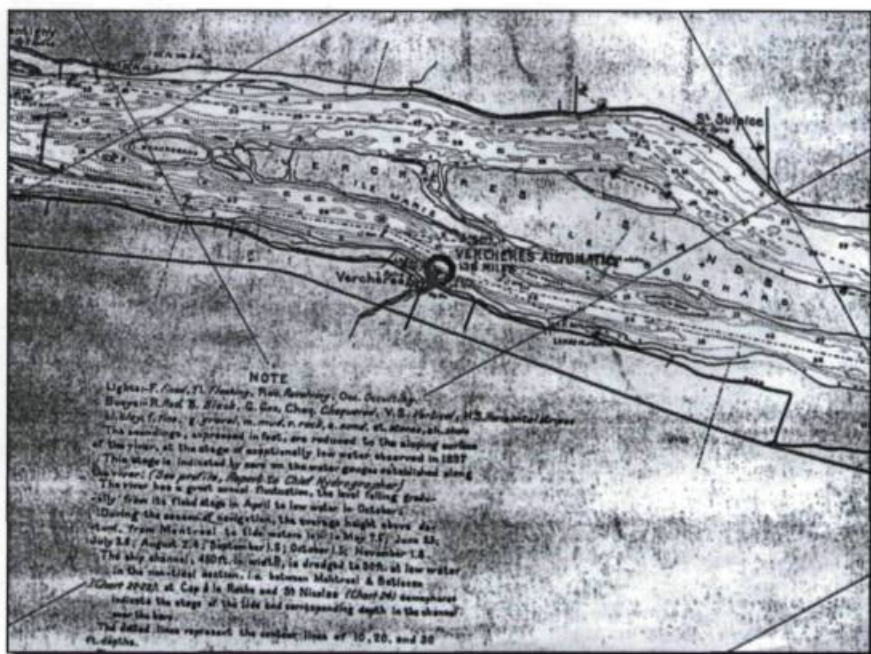
À la porte du père Frénière, je vis avec grande pitié tous ces désolés réfugiés se lamentant. Les hommes, les femmes et les enfants, tous jetaient des cris épouvantables, jusqu'aux pauvres animaux faisant retentir leurs beuglements dans les airs. Ceux-ci sont tous à l'eau dans leurs demeures; les uns cassent leurs cordes et se jettent à la nage, d'autres sont coupés en deux par la glace, d'autres sont emportés; la plupart sont noyés dans leurs étables. Voici le pauvre Dégneau, de l'île Marie, qui appelle de ce côté ci pour aller le sauver lui et sa famille; ils n'en peuvent plus, la mort est à leur porte et il est impossible d'y aller. J'aperçois dans l'île voisine un nommé Piché qui est grimpé sur le toit de sa maison et qui appelle à son secours; personne ne peut s'y rendre car le danger est trop grand et le pauvre homme voit la glace emporter son cheval et la grange de son voisin.

Je courus à l'église monter dans le clocher pour voir plus loin. Je vis avec surprise la glace qui bourguignonnait sur les moulins à vent du seigneur Pierre Chicoine, écuyer de Bellevue (fief à l'est de Verchères, sur la route de Contrecoeur) où elle s'arrêta aussitôt. Je crains fort pour les maisons sur le bord du fleuve à Contrecoeur, les eaux couvrent toutes les terres; tout ceci est bien affligeant à voir. Seigneur ayez pitié d'eux!

Dimanche le 15 avril, je me levai à 5 heures du matin pour découvrir quelques nouveautés. Je fus tout surpris de voir les 2 rivières libres; ce fut pour moi une joie des plus grandes en voyant les maisons et les bâtiments sauvés des glaces. Mais il y a du danger, les eaux augmentent toujours, les vagues sont grosses et il souffle un vent du Nord qui est froid. Sur les 7 heures, je vis l'eau couverte de canots qui allaient visiter les bâtiments et voir aux animaux qui jetaient des beuglements effroyables étant à la nage dans l'eau par-dessus le corps. J'entendis les gens crier : "J'ai perdu mon cheval", un autre ses vaches, un autre ses moutons, l'autre ses bœufs, l'autre "Ah! mon Dieu, j'ai tout perdu!"

Sur les 8 heures, deux canots sont arrivés de l'île Marie pour venir entendre la messe (de Pâques) et chercher du secours. Le sieur Guyon rapporte que les animaux sont en grande partie noyés, que plusieurs femmes sont bien malades et d'autres sont si faibles qu'elles sont incapables de prononcer un mot; la jeune Bachant a accouché au milieu de tout ceci. Les petits enfants sont aux abois, criant après leurs tendres mères, demandant de la nourriture qui leur est refusée. Monsieur Guyon demande à ceux qui ont un peu d'humanité d'aller avec des bateaux pour traverser (les gens) et le reste de leurs animaux de ce côté : chacun s'empresse d'y aller. Depuis 3 jours, il avait chez lui 65 personnes réfugiées, ces pauvres gens n'avaient pris aucune nourriture.

Sur les 11 heures, je vis venir un canot de l'île Dézourdy. Je courus vite au dit canot pour apprendre les nouvelles. C'était monsieur Joseph Germain, citoyen de ce bourg, il venait de sauver du péril de pauvres moutonnes avec leurs petits qui étaient à la nage dans leur bergerie. Il m'a dit qu'il avait trouvé 5 mères moutonnes et 8 petits noyés et que ceux qu'il vient d'amener étaient échafaudés sur les cadavres de leurs camarades, ce qui les avait exemptés de périr. Dans l'étable, il avait trouvé 4 vaches, un bœuf, un poulain et 7 cochons noyés, le tout appartenant à monsieur le chevalier Dezile. La maison dudit Dezile était dans l'eau; il avait mesuré la hauteur de l'eau et en avait trouvé 8 pieds.



Sur l'île Bouchard, les Sanfaçon, père et fils, ont perdu tous leurs animaux soit 94 bêtes, chevaux, bœufs, vaches, cochons, veaux et 48 moutons. Les beuglements de ces animaux depuis 4 jours dans l'eau épouvantaient, surtout la nuit; ils étaient à moitié morts, tant de faiblesse que de froid.

Le fleuve Saint-Laurent à la hauteur de Verchères et de ses îles. (Nautical Charts, section 2, n° 22, 1914). (Collection Yves Beauregard).

Sur les 7 heures du soir un jeune homme nommé Bachand, de l'île de Verchères, est traversé chez moi. Il avait encore la larme à l'œil quand il me tint ce triste et pénible discours : "Hier nous nous attendions tous de mourir chez nous, nous nous étions fait le dernier adieu et le dernier baiser lorsque nous vîmes la glace fondre sur notre maison avec une rapidité étonnante et sans aucun moyen de nous sauver, notre canot ayant été emporté. Nous nous étions tous mis en peloton au pignon d'où venait la glace, nous tenant par la main, recommandant nos âmes à Dieu et résignés à lui donner nos vies en attendant la mort à tout instant. Tout à coup, la glace vint frapper sur le pignon et bourguignonna; ce fut là que Dieu sauva toute la famille par le moyen de ce rempart de glace. Croyant que c'en était fait de nous, nous tombâmes à terre en criant 'Adieux, nous voilà morts!' Le sieur de l'Écaut voyant la maison debout, se releva et sortit par la porte où il vit là le coup de la Divine Providence. On trouva un fameux rempart : la glace avait monté jusque sur le bout de la cheminée." Il me fit pleurer ainsi que tous ceux qui l'ouïrent. Voilà des coups qui seront longtemps dans la mémoire des habitants des îles.

Le 19, les îles commencent à paraître, les eaux se retirent avec grande rapidité, les

pauvres animaux commencent aussi à prendre l'air. Samedi le 21 avril, les îles sont toutes visibles; les pauvres infortunés habitants des îles sont après se préparer à renouveler leurs clôtures pour pouvoir semer leurs terres et pacager leurs animaux. Le temps est précieux pour eux.

Dans la paroisse de Verchères, 12 maisons et granges, sans compter de nombreux petits bâtiments, ont été abîmées par les glaces ou englouties dans les eaux avec presque tout ce qu'elles contenaient de blé, de pois, d'avoine, de farine, de lard, de linge, de hardes, de butin, etc., mais tout le monde a eu la vie sauve ainsi qu'une partie des animaux. Ce sont 12 familles ruinées, ce qui fait 80 personnes réduites sur le rivage à subsister de nos charités et arrachant des larmes à quiconque les voit dans ce pitoyable état. Le coup fatal est arrivé dans un moment où chacun se flattait qu'il n'y avait rien à craindre suivant l'ancienne coutume.»

Labadie dit aussi que les quêtes faites dans les paroisses environnantes pour soulager ces malheureux rapportèrent 2 792 minots de blé. Les citoyens de la ville de Montréal donnèrent 200 louis sans compter le linge, les hardes, le lard et la farine.

Plus de deux siècles se sont écoulés depuis cette fameuse débâcle et, belle coïncidence, au moment où je finis de transcrire ce texte de Louis Labadie, je réalise qu'on est justement le 21 avril! De mon bureau avec vue sur le fleuve complètement libre de glace, je puis voir trois des îles de Verchères. Selon les spécialistes, la petite île aux Prunes, aujourd'hui très érodée à cause de la navigation fluviale, est appelée à disparaître à plus ou moins long terme. L'île Bouchard et l'île Marie qui ont vu naître les premiers chaloupiers de Verchères sont aujourd'hui inhabitées, sauf de façon épisodique en été, mais on y cultive encore des fraises et du maïs. Une chaloupe se dirige justement vers l'île Bouchard où on commence à préparer les cultures... ♦

■
Danielle Pigeon est historienne de l'art et documentariste.

Pour en savoir plus sur Louis Labadie :

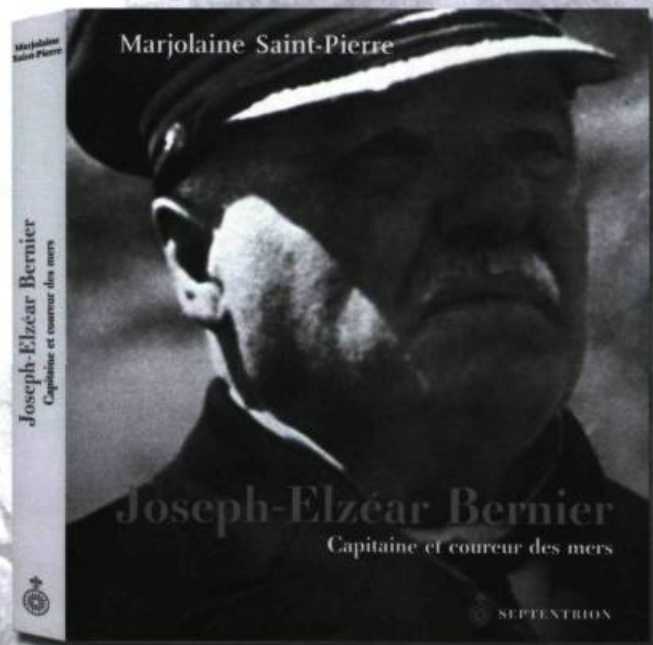
Dictionnaire biographique du Canada,
Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval,
vol. VI, p. 417-419.

Y. Brais : unites.uqam.ca/arche/alaq/index.html

JOSEPH-ELZÉAR BERNIER

Celui que l'on considère comme le plus grand navigateur canadien s'est donné corps et âme à sa dangereuse vocation et à sa dévorante passion pour la mer et les bateaux. Bravant tempêtes et éléments, il a offert à son pays une frontière arctique.

Pour cet esprit indépendant et plein de curiosité élevé en bordure du Saint-Laurent et formé à l'école de son père, capitaine au long cours, l'aventure, c'était la mer !



372 pages, 39,95 \$



SEPTENTRION
www.septentrion.qc.ca